

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Etienne BERCLAZ

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1935, tome 34, p. 253-257

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

## CHRONIQUE

Ma cousine Eusébiote possédant, entre autres, la propriété du papier buvard — les mots qu'elle retient sont, dit-on, toujours ... à l'envers, — il est à souhaiter pour notre édification personnelle à tous, mes copains, que ce soit elle qui, dans la vision d'un temps où la reconnaissance ne sera qu'une vertu anachronique, ait sorti : « Bienheureux celui qui ne s'attend à rien, parce qu'il ne sera pas déçu ». En effet, il n'est point besoin, même dans cet esprit d'amour dont parle M. Chadband, d'analyser longtemps cette affirmation pour conclure que le moins qu'on puisse en dire, c'est qu'elle ne manque pas d'incongruité. « La preuve dans les cit... » Grands dieux, j'allais vous prendre pour des citrouilles ! mes excuses et... mes respects.

Afin d'éviter un malheur, je m'abstiendrai donc de toute figure allégorique pour vous rappeler que, démentant catégoriquement le sophisme cité plus haut, le prospectus du collègue n'a pu vous causer aucune déception sur tout le confort qu'il vous promettait. Aussi quelle merveille que ce prospectus : voilà enfin une brochure qui éclipse, par sa saine raison, toutes ces graves revues que lisent en public les gens qui veulent paraître sérieux (j'espère que le soir, dans leur lit, ils lisent des romans policiers). Ainsi, il n'a jamais fait figure d'exploitation, ni inséré quoi que ce soit dont le caractère immoral ou dolosif n'apparaît point dans le texte ; et la protection des imbéciles — apostolat difficile qui décourage les gouvernements — n'a jamais formulé aucune plainte à son sujet. Malgré la crise et le prix du beurre, il n'aura jamais l'idée, je dirais même la tentation de présenter à ses chers lecteurs des spécialités que son établissement ne serait en état de leur fournir, tels que Couchers de soleils ; Air liquide ; Andouilles au cours de la bourse ; Œufs frais, durs ou incassables ; Phanérogames et zakouskis ; Bigorneaux de conserves ; Pâtés de sanzonnet ; Poissons rouges, Sirops de Tolu, ou quelque liquidation permanente de cafés crème provenant de la faillite de la Coupole, à Paris.

Quant aux renseignements plus détaillés que toute revue ne peut procurer en vertu de manque de place et manque de beaucoup d'autres choses, ces Messieurs les Professeurs de l'Abbaye d'Againe sont à votre entière — vas-y en deux fois, Lovey — disposition. Moi-même, puisqu'il est de bon ton, maintenant, de dire que la valeur *n'atteint* pas le nombre des années, je me hâte de vous en fournir un qui ne manquera pas d'intérêt à une époque où l'on peut carrément traiter son entourage immédiat de qualificatifs pris dans une acception nettement péjorative, de navets, de poires et même de concombres, le concombre étant pris ici comme « le superlatif de cornichon ayant atteint, par l'hypertrophie, le point culminant de sa carrière ». J'ai donc l'avantage de vous annoncer qu'on ne dira plus travailler du chapeau, avoir un plomb de sauté ou fermer de bonne heure.

Cet été, au cours de ses productions au Palm-Beach de Cannes, Maurice Chevalier a inventé autre chose : « J'ai le pâté de foie qui se délaie dans la terrine ». Cela se dit en se tapant sur la tête, comme il le fit. Avis aux amateurs. La tape sur la tête est indispensable. Souvenez-vous donc bien : la tape sur la tête est indispensable. Maintenant passons à autre chose, touchant les jeunes de plus près.

Parmi tous les plaisirs qui caractérisent ce que l'on appelle communément les vacances — occupation qui consiste à se lever tard et se coucher tôt : tard dans l'après-midi et tôt dans la matinée, et à se mettre au vert : entendez par là le régime des pernod et des parties de billard, il nous fut donné de lire, par la grâce du chômage endémique, dans un journal sportif, un article intitulé « Agrégeons » et signé Gauthier-Chaumet, auquel j'emprunte ces quelques lignes :

« Que la belle jeunesse — sans blague ? — de France soit studieuse et appliquée, nul n'en doute. Qu'un recordman de course à pied soit en même temps reçu à l'agrégation, c'est admirable ; mais les Américains, les Allemands et les Italiens se moquent de ces histoires sentimentales, en quelque sorte. Ils préparent pour les Jeux de beaux animaux humains dont ils cultivent les muscles sans se préoccuper de fleurir l'esprit. »

Quand je vous disais que la tape sur la tête était indispensable... En tous cas, il n'y a pas de doute que si « Gauthier chaumet », la belle jeunesse de France n'y perdrait rien, oh là, mais rien du tout. Il n'est qu'à jeter un coup d'œil sur le troisième trimestre passé à St-Maurice en l'année 1935, pour vous assurer que s'il y a établissement où l'on allie ce que Molière appelait autrefois la force du lion et la prudence du serpent, c'est bien ici. L'année scolaire se termina même par une apothéose. Ça ne vous dit peut-être pas grand'chose. Pourtant !!!

On disait même que cette cérémonie ferait l'objet d'un reportage radiophonique de grande envergure ; celui-ci aurait effectivement eu lieu, si l'on n'avait craint, dans un interview privé, cette déclaration d'un élève : « Je suis bien content d'être arrivé le dernier ; le premier doit être rudement fatigué. »

Quant aux vacances..., je ne sais pas s'il vous est arrivé de faire, dans un but strictement philosophique, de la pêche. Moi, j'eus maintes fois l'occasion de me promener en des parages privilégiés où toutes les mains tiennent des engins particuliers à ce sport. Les uns ont des attirails de professionnels, les autres un outillage puéril de petit « nenfant ». Toutes les berges refusent du monde : on pêche à toutouche. A mon humble avis, il faudrait que les poissons fussent les derniers des imbéciles pour ne pas remarquer, certains jours, une profusion insolite de vers, de vases et d'asticots les incitant à dresser leurs oreilles absentes et à se rappeler que, depuis l'invention de la pêche, leur existence ne tient qu'à un fil. Cela pour vous stigmatiser quelques impressions qui sont quand même un dédommagement aux fatigues de l'année.

Sans doute beaucoup jugent ces divertissements plutôt vulgaires pour des intellectuels. Afin de ne rien gâter, je passerai donc

rapidement sur les plaisirs de l'été. Je ne parlerai pas de Monsieur Zarn qui, à Paris, vit passer le plus paisiblement du monde, sur son bréviaire, l'ombre de la Grande Armée. Je ne ferai point remarquer les semelles caoutchouc de souliers sombres — veau lavable, made in USA, garantis 3 ans — que, dans le hall d'un palace bruxellois, on identifia comme étant celles de Monsieur Chervaz. Ah ! voilà au moins un homme, le professeur de troisième comm., et un homme qui, partant à l'étranger, eut l'esprit de ne point souscrire à l'application démentielle des doctrines masochiques, lesquelles « veulent que l'on se régale avec ce qui ne vaut pas cher, en affectant d'y trouver des délices d'essence patriotique, alors que rien ne vous empêche d'avoir du bon et du meilleur ».

Les scouts qui, de temps en temps sont mes plus grands copains parce que, ne se faisant aucune illusion, ils se traitent entre eux d'animaux, élevèrent cette théorie à la hauteur de règle, en la gratifiant de la plus belle des exceptions. Satisfaisant ainsi un besoin urgent — vous voyez que ça arrive dans les meilleures familles — de repos réparateur, ils se décidèrent de passer un camp à Lajoux, dans leur patrie commune, du moins pour ceux qui avaient eu la bonne idée de naître en Suisse. Tout était combiné d'avance et le choix des moyens de locomotion fut laissé à l'initiative des intéressés. Un jour de grand vent, les vélocipédistes partirent et, ce qu'il y a de plus merveilleux, ils arrivèrent, mais dans un tel état de gâtisme gélatineux que, pour ne faire aucune honte à l'antique bravoure des Werner Staufacher, Uli Rotach and Co. ils s'interpellèrent, tout le long du chemin, de noms des coureurs cyclistes étrangers. A défaut de profil grec, Max Eberhard se jugea un torse d'Apollon suffisamment éloquent pour expliquer un doublage momentané du taciturne Verwaecke. Mômô qui, au collège s'était sérieusement entraîné à descendre l'échelle des notes à « tombeau ouvert » fut Vietto ; Jean de Preux, dont le style « terriblement efficace » —aïe ! — avait fait ses preuves sur les bancs de classe, Archambaud ; Brahier qui avait confirmé sur champion ses qualités de « rouleur », Louviot. Quant au camp proprement dit, les participants convinrent avec tant de chaleur de l'indispensabilité des sœurs de Jean-Marie à la confection d'une bonne soupe, qu'ils regrettèrent de n'avoir jamais songé à créer, au Collège, une patrouille d'éclaireuses. Ce fut d'ailleurs pour Remy le second objet — le premier étant les vieux livres qu'on vendra au kilo — de ses préoccupations, pendant la fin des vacances.

Ah ! mais alors, ce dernier jour des fins de vacances ! Il y a d'abord, pour ceux qui viennent au collège en auto, les conversations caractéristiques qu'interrompent, à tout moment, des incidents de pilotage. « Tu vas voir comme c'est chic St-Maurice... Regarde-moi cet idiot avec son camion, s'il a l'air de savoir ce qu'il veut faire... En cette saison, il doit encore faire chaud au dortoir... Toi, mon bonhomme, si tu crois que je vais me flanquer dans le fossé pour te faire plaisir, tu te trompes... La maison n'a pas dû changer ; on va sûrement la trouver comme elle était autrefois... Allons, bon, un chien à présent. Il a bien failli y passer. »

Il y a ensuite, dans un autre compartiment — fumeurs, trains suisses, peinant et avançant sans doute (c'est Tristan Bernard qui trouva cette explication) parce que la terre tourne sous eux — les conversations de ceux qui, pour ne pas pleurer de cafard, font les fiers. « Hier, papa ne savait pas ce que c'est qu'un « clip »... Ce matin, j'ai dû expliquer à maman ce que c'est qu'un « sweepstake »... Ah ! ce que les parents nous fatiguent avec leurs questions ! » Ça, ce sont à coup sûr des nouveaux, car s'ils connaissaient les professeurs... mes aïeux...

Toutefois, avouons que, pour un début, ça n'a pas trop mal marché. Evidemment, les premiers contacts eurent quelque chose de... disons... pas très drôle, et à la vue d'un Chanoine tout noir, Jean-Jacques Contat sentit une légère sueur, qui n'était pas simplement due à la chaleur, perler aux tempes. C'est un fait courant, et j'en connais bien d'autres qui, s'ils n'avaient écouté que leur bravoure, se seraient hâtés de s'en aller..., et moi le premier.

Voquez-y un cas typique de déformation professionnelle, à votre aise. Pour mon compte, je dois avouer que je n'ai pas cherché, dans la lecture des livres sacrés, tous les toniques et régénérateurs d'usage. Ainsi, je ne pourrais pas même vous dire où Notre-Seigneur a dit que l'Esprit souffle où il veut. C'est dommage. Car, ceci à propos de musique, si l'esprit souffle il veut, il est à remarquer que le souffle ne sert de rien là où il n'y a pas d'esprit. La fanfare nomma donc un comité, tout ce que vous trouvez de plus fantôme. Comme qui dirait : il faut que le président sache tirer toutes les ficelles, comme le caissier doit savoir tirer, sans jamais la lâcher, la queue du diable. J'oubliais de vous annoncer la nomination d'un secrétaire, car il a été écrit que la caisse, comme toutes les caisses du monde — y compris les grosses caisses, évidemment, — rend toujours un son alarmant et creux.

Dans les autres clubs, peu s'en fallut qu'avant même sa formation, l'Helvetia ne gagnât un match sérieux. C'est un signe de la rapidité des temps ; mais l'on dit que, lorsqu'il se trouva devant un épais gaillard de la ville, Pédé s'étonna d'avoir pu être du même avis que Bernhard Shaw qui, à un journaliste du *Daily Mirror*, déclara que « pig » était le plus beau mot de la langue anglaise. Il convient d'avoir l'esprit lent.

Je termine par une proposition laquelle, pour beaucoup, je le sais, me rapprochera encore plus de ceux qui ont eu la veine de perdre le sens commun. — Au fait, est-il si commun que ça ?

Mais trêve de discussion : je propose donc de créer, pour l'automne, un club de chasse, au Collège. A ceux qui craignent pour leur peau, je leur répondrai que la chasse à l'homme existe, au ralenti, il est vrai, mais existe quand même au collège ; à ceux qui, sous prétexte de bonté, espèrent fonder une société philanthropique pour la protection des familles nombreuses, chez les lapins, je leur répondrai qu'Esau donnait le gibier à son père et se contentait de lentilles : il chassait donc par amour de la chasse et pour l'exercice de son corps.

Nous n'écouterons donc pas ces cœurs sensibles et délicats qui considèrent la chasse comme une offense à la nature et à la vie. Il nous faut en tous cas reconnaître qu'elle fut, à l'origine, l'occasion d'exploits et de vertus singuliers, si l'on veut bien ne pas oublier que nos ancêtres paléolithiques — M. Dupont, nous nageons en plein dans la préhistoire — ont eu à se défendre contre des ennemis féroces et terribles. Peut-on leur reprocher d'avoir, au cours des siècles, modifié la règle du jeu en mettant, par leur ingéniosité, tous les atouts dans leur jeu ? Je ne crois pas. Ils nous ont tout de même appris qu'il ne convient pas de courir deux lièvres à la fois. De tout mon cœur, je vous souhaite d'approfondir cette dernière vérité, au début de ce trimestre qui, n'en doutons pas, s'annonce riche en promesses les plus... euh !... problématiques : c'est justement le mot que je cherchais.

Jean-Etienne BERCLAZ, philo.

P. S. — Des bruits ont couru sur une certaine obscurité qui aurait nui à la bonne compréhension des chroniques passées. Pour ceux qui n'auraient point saisi, dans toute leur profondeur, les lignes que j'ai écrites plus haut, je répète ici les comités des diverses sociétés collégiales.

Charité bien ordonnée commence par soi-même.

Pour mon club de chasse, je propose à la totalité des charges Colombo qui, de très loin, a quelque chose du lapin des bois, et, de près, l'audace de caresser un serpent vivant.